



Sans tambours ni trompettes

Colette Pétonnet

► To cite this version:

Colette Pétonnet. Sans tambours ni trompettes. Florence Gétreau. Musiciens des rues de Paris. Catalogue de l'exposition au Musée national des Arts et Traditions populaires 18 novembre 1997- 27 avril 1998 [introduction au chapitre " XXe siècle], sous la direction de Florence Gétreau, Réunion Réunion des musées nationaux (RNM), pp.80-86, 1997, Musée national des arts et traditions populaires. halshs-00006423v2

HAL Id: halshs-00006423

<https://shs.hal.science/halshs-00006423v2>

Submitted on 16 Sep 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sans tambours ni trompettes

Colette Pétonnet

Référence de publication : 1997, *Musiciens des rues de Paris. Catalogue de l'exposition au Musée national des Arts et Traditions populaires 18 novembre 1997-27 avril 1998* [introduction au chapitre « XX^e siècle], sous la direction de Florence Gétreau, Paris, Réunion des Musées nationaux (RMN), pp. 80-86. ISBN 2711835626

En 1987, j'écrivais que les observateurs manquaient pour décrire « les scènes de rues » mais qu'elles existaient encore, trop ténues peut-être pour éveiller la chronique dans un monde blasé. Les mentalités continuent de changer. Qu'en est-il du climat humain des rues de la capitale qui a fait le bonheur des historiens et des artistes ?

Des choses s'en sont allées doucement, une à une, sans tambours ni trompettes, des choses de la vie qui magnifiaient les jours ou en rompaient le cours, des sons, des couleurs, des odeurs...

Il n'y a plus de belles dames sur le pont, pas d'équipage pas d'oriflamme. Rien qui scintille ou flamboie, sauf à Noël comme un devoir accompli sans joie. La rue devient morose, jamais plus bigarrée, bariolée, chamarrée de pourpre et d'or. Même la Garde républicaine ne remonte plus le boulevard dans le bruit des sabots au rythme des tambours sur les flancs des chevaux. Plus d'autre odeur soir et matin que celle des gaz brûlés. Paris sentait bon pourtant, il y a encore vingt ans, aux premières heures de la matinée quand la fraîcheur nocturne avait lavé ses miasmes. Rien d'autre à voir que le manège incessant des voitures. Les techniques se sont faites complices de la monotonie, à ce point efficaces que les incidents, jadis spectaculaires, se passent des hommes et des commentaires. Le ravalement

des façades n'éclabousse plus le passant. Il s'effectue derrière un caisson étanche adhérent aux parois, ôté à la vue comme les déménagements des hauts étages qui glissent dans une cage fermée. Quant aux constructions, elles se font vite, à l'aide d'une grue derrière une palissade, et les destructions qui les ont précédées ne sont plus - heureusement - à l'échelle d'un quartier comme ce fut le cas des Halles dont les Parisiens ont contemplé longtemps l'excavation grandissante. Elles se contentent de grignoter subrepticement un îlot. Rien d'autre non plus à entendre que le grondement continu des moteurs qui ont effacé les autres sons, cris, appels, clameurs, hennissements, ceux dont se plaignaient les auteurs du temps, vacarme assourdissant des vies sur la chaussée. Aucun son repérable, sauf en des instants rares - à l'heure de l'angélus sur la place Saint-Sulpice -, un seul bruit désormais que l'on essaie de compenser par ces musiques sirupeuses qui, des gares aux magasins, saturent l'espace public de sonorités obligées. On n'entend plus la scie du voisin, l'atelier a été vendu. Le nombre des cafés diminue. On ne joue plus au bonneteau dans la rue Traversière. On repeint les boutiques mais nul ouvrier ne chante plus sur l'échelle. Le marché change aussi, sans que l'on y prenne garde, car il reste animé. Mais sont-ce encore des voitures des quatre-saisons ? On n'y appelle plus le chaland en longs cris modulés. Est apparu, en revanche, un petit limonaire le dimanche matin comme pour entretenir une illusion. Il existe des enclaves, des passages, où le vernisseur travaille portes ouvertes, où résonne le soir le pas des piétons, et à l'aube le chuintement du balai municipal le long du caniveau, mais ce sont des survivances. La vie s'est retirée derrière les doubles vitrages et les portes fermées d'un code secret, repliée dans la sphère privée. Interdite de rue depuis les temps anciens, aurait-elle finalement cédé devant les forces conjuguées de l'univers automobile et des ordonnances préfectorales ?

La rue est un espace public de circulation n'exigeant que peu de contraintes et où chacun, ne représentant que lui-même, jouit d'une certaine liberté. Les pouvoirs publics se sont toujours efforcés d'y réglementer les manifestations de vie affective et sociale, de restreindre tout débordement des amours, des colères et des joies, et ils semblent, en cette fin de siècle, approcher d'un résultat optimum. En février 1997, comparaît en justice pour bruit de musique portant atteinte à la tranquillité du voisinage un chanteur

obstiné qui se postait toujours au même endroit de Montmartre avec son orgue de Barbarie. On peut d'ailleurs comprendre que, dans un univers sonore saturé, d'aucuns soient irrités par ces ritournelles d'un autre âge. Mais des journalistes indignés par cette sévérité ont suggéré (sans percevoir ce que leur vœu avait de dérisoire) que le maire de Paris puisse délivrer des permis de chanter. Car un arrêté préfectoral interdisait jusqu'ici les chants et l'emploi d'instruments de musique sur la voie publique sauf pour les titulaires d'une carte d'activité ambulante, ce que ne possédait pas le quidam incriminé lequel d'ailleurs ne déambulait pas assez.

La rue n'est pas faite pour stationner, sauf exceptions et autorisations, et tout concourt pour nous en dissuader, pour ôter au flâneur, au passant, la tentation d'y vivre un moment. Les placettes piétonnes sont hantées par les vieillards et sujettes aux détritits, à l'image des anses d'eau stagnante à l'écart du courant du fleuve, et l'urbanisme contemporain supprime les encoignures du vieux tissu urbain qui pouvaient servir de refuge. On ne construit plus en recul sur les voies étroites mais au droit des façades dans un très roide alignement. La rue est faite pour circuler, mais privée de vitrines, elle devient une voie express, déshumanisée.

Or la rue ordinaire, dans sa diversité, est pour le citadin la nature même de la ville, sa raison d'être. L'urbanisme des années soixante, en croyant pouvoir se passer d'elle, s'est lourdement trompé. Elle est si nécessaire, si vitale, que l'interdiction d'y exprimer des affects ne saurait être absolue. Deux soupapes ont donc été institutionnalisées : le bal du 14 Juillet, qui date un peu, et la fête de la musique d'introduction plus récente, qui permet, pendant la longue nuit du solstice d'été, de s'adonner à toutes sortes de musiques. La danse, la foule et la cacophonie orchestrale font jouer à ces nuits rares le rôle jadis dévolu au carnaval dans les sociétés traditionnelles ; inversion du quotidien et transgression des interdits qui aidaient à supporter la discipline des autres jours. Le succès du 21 juin montre la santé du greffon.

C'est dans l'apoplexie parisienne du XIX^e siècle que furent ouverts les jardins publics et l'on demande toujours aux plantes, à leurs couleurs, à leur silence, des solutions à nos dilemmes. Dans certains parcs modernes, l'accès aux pelouses est déjà toléré. Mme de Panafieu, adjointe au maire de Paris,

espère que les recherches sur les graminées nous donneront des gazons piétinables et que nous installerons des transats sur l'herbe de Bagatelle¹. Mais les gazons ne dissuaderont jamais quiconque de fouler les trottoirs. Dans le même ordre d'idées, les abords de la nouvelle Bibliothèque nationale de France, située en bordure d'un quai inhospitalier, proposent un modèle hautement symbolique. Le terre-plein qui longe le quai et qui avait été prévu pour une promenade publique a finalement été planté sur trois cents mètres de long de deux rangées d'osier formant treillis². L'osier ayant la propriété de se réenraciner rapidement, le treillis doit se couvrir de jeunes pousses au printemps. C'est donc aux humbles boutures d'une vieille technique végétale qu'on a demandé d'humaniser la zone bruyante et bouleversée qui jouxte ce haut lieu de la mémoire collective.

La question qui se pose en dernier lieu est de savoir si la rue contemporaine est morte, ou simplement empêchée d'être. Des indices plaident en faveur de la seconde proposition, des signes lisibles d'une résistance parfois silencieuse. Hommes, femmes et enfants vendent à la sauvette les premières jonquilles et le muguet du 1^{er} Mai. De nouveaux personnages ont surgi, à l'écart du trafic, sur les « dalles » et néoparvis, des jongleurs qui lancent les balles, sans bruit, comme des automates. Certains mendiants se tiennent à genoux au milieu du trottoir, immobiles et muets comme des suppliciés, et le flot des passants se referme derrière eux comme l'eau d'un torrent contournant un caillou. Une nouvelle espèce de piétons est née, celle, agile, des jeunes hommes montés sur roulettes qui doublent avec grâce les autos. Leurs cadets font des prouesses de slalom et de saut, très admirés sur l'esplanade du Trocadéro. Des enfants jouent au ballon sous les kiosques à musique, et les manèges tournent toujours au bonheur des petits. Et que penser de cette nouvelle manière de fréquenter un café qui consiste à aller bavarder dehors le verre à la main ou posé sur un capot ? La rue abrite les amours moins souvent qu'autrefois depuis que celles-ci ne sont plus clandestines. En revanche, on y consomme sans vergogne le boire et le manger, debout, en marchant, hors des terrasses

¹. Selon sa déclaration au journal *Libération* du 5 février 1997.

². Œuvre de J.-P. Hardouin, osiériste à Neuil, Indre-et-Loire.

consacrées, ou autour de petites tables serrées sur de maigres trottoirs, trop près des pots d'échappement. Y dorment aussi, dans la chaleur des chiens, ceux qui n'ont plus de toit. Mais le phénomène le plus intéressant est probablement la « manifestation » dont s'accroissent l'ampleur et la fréquence.

Spécialité de Paris, « la manif » a conquis les autres villes, transgression par excellence, détournant la circulation, envahissant l'espace hors des temps prescrits, dans le fumet des viandes grillées évoquant les foires de jadis, multipliant les calembours et les slogans, les déguisements et les banderoles. Faire une manifestation, c'est exprimer en foule une opinion ou une requête, mais quelles que soient la gravité du moment et l'identité du groupe, ce qui est manifeste c'est la jouissance dans la reconquête de la rue qui accompagne la revendication. Et, la marée passée, le spectacle se prolonge du ballet des bennes d'ébouage s'empressant de ramasser les débris. La « manif » tient lieu de tout dans les représentations collectives, elle remplace les défilés, les processions, les carnavaux et les cortèges, les noces, les deuils.

Quand les hommes seront las de l'image virtuelle et des dialogues de clavier, ils pourront toujours - tant que les villes resteront circonscrites - aller dans quelques rues pour s'y sentir vivants d'écouter battre leur poulx.



Rétropublication en Archives ouvertes de l'œuvre de Colette Pétonnet

Responsable Eliane Daphy

Membre fondateur du Laboratoire d'anthropologie urbaine

Pour suivre la rétropublication en ligne

http://elianedaphy.org/rubrique.php3?id_rubrique=18

Je soussignée Colette Pétonnet
Directeur de Recherche retraité du CNRS confie à
Eliane Daphy ingénieur CNRS le soin de mettre en
ligne en open archives mes publications (articles
publiés et microfilmés) et documents de travail.
Fait à Paris le 6 janvier 2006
